

L'année 1944, à Toul

par Madeleine PAULIN

Situation internationale

C'est dans un climat très particulier que débute l'année 1944. D'une part, les Français, lassés d'une occupation de trois ans et demi, dont ils ne pouvaient imaginer quelle en serait l'issue et désorientés par les nouvelles contradictoires diffusées par les radios françaises, sous contrôle allemand, et par celles d'Outre-Manche, passaient de l'espoir à la résignation, ou vice-versa; d'autre part, une nervosité croissante semblait animer l'occupant.

En effet, c'est dans une situation très alarmante, que se trouvaient, à présent, les Allemands. Après avoir, de 1939 à 1941, envahi la plupart des états européens et même effectué un débarquement en Afrique (Afrika Korps, sous les ordres de Rommel), pour aider les Italiens, puis, dénonçant le pacte signé en 1939, avec l'U.R.S.S., attaqué celle-ci, le 22 juin 1941, le Reich avait connu des revers sur tous les fronts et commençait à manquer d'hommes pour combattre, surtout depuis le débarquement des Américains, en novembre 42, au Maroc et en Algérie, à la suite duquel, l'armée germano-italienne dut capituler en Tunisie. Un nouveau débarquement des Alliés, en Sicile, avait créé un lieu de combat supplémentaire dans la péninsule italienne où la progression vers le nord se poursuivait.

En début d'année 1944, en plus de quelques nouvelles internationales, soigneusement minimisées par la censure, en ce qui concernait les reculs des troupes allemandes, les journaux parlent de

"bandits" français attaquant des militaires allemands, des dépôts, des entreprises industrielles. Ces bandits sont quelquefois fusillés, après avoir été retrouvés. Quelque temps après, ce terme de "bandits", quelque peu anachronique, est remplacé par celui de "terroristes". Il s'agit, naturellement, de résistants qui se sont manifestés sur tout le territoire, depuis l'occupation totale de la France en novembre 1942. Leur oeuvre de sabotage jouera un rôle important dans la guerre. En janvier, l'accent est surtout mis sur les destructions de matériel, infligées aux Alliés.

Après avoir annoncé que les aviateurs anglais ont bombardé le nord et le nord-ouest de la France, le 17 janvier, l'on ajoute que 54 de leurs bombardiers ont été abattus en 21 heures; puis 30 au-dessus de Berlin, quelques jours plus tard. Depuis le 12 octobre 1941, ils ont, d'ailleurs, tué 15 000 paysans français et détruit les demeures de un million de personnes. Dans cette même période, 213 avions américains sont abattus dans le Pacifique et 365 chars soviétiques mis hors de combat; à nouveau, 61 avions sont abattus en Allemagne, du 20 au 27 janvier; 116 terroristes sont arrêtés en France.

Des plaquettes incendiaires sont projetées sur Amiens, le 27 février. Le 4 mars, 76 chars soviétiques sont détruits, puis 357 autres sur un front, plus au sud. On laisse, de plus, entendre que la méfiance des Etats-Unis, s'accroît à l'égard

de Staline, ce qui pourrait constituer l'amorce d'une rupture de leur alliance.

Le 30 mars, une petite ville du nord de la France est bombardée (83 victimes) ainsi que la banlieue est de Paris (17 victimes) et la région sud-ouest (144 victimes). Aucune précision sur les lieux. La règle, en temps de guerre, est, d'ailleurs, de citer le moins possible, de noms de villes; les bornes kilométriques sont peintes en blanc, ceci pour dérouter d'éventuels espions ou parachutistes. Mais, bientôt, des noms sont cités.

Préparant le débarquement, les alliés tentent de détruire des installations qui pourraient favoriser la défense des Allemands. Hélas, les bombes tombent aussi sur les quartiers habités. On dénombre 182 tués à Lille et 18 au Havre vers la mi-avril, puis, 401, à nouveau, dans la première ville citée; 1700 à Rouen, le 26 avril, 250 à Epinal le 13 mai, ainsi que 400 prisonniers indiens, le 25, dans cette même ville.

Ces raids aériens sont d'ailleurs titrés: "assassinats" dans la presse. Même le sud de la France n'est pas épargné. Il n'y a pas moins de 1500 morts à Marseille, le 29 mai, 870 à Saint-Etienne, 700 à Lyon, 300 à Avignon, 1300 à Nevers, 100 à Chambéry, 168 en Seine-et-Oise, pour ne citer que quelques chiffres. Il semble, après vérification, que le nombre des victimes ait été augmenté volontairement.

Enfin, le 7 juin, "l'Echo de Nancy" -nom porté par "l'Est Républicain" pendant la guerre- porte en gros titre : "L'invasion a commencé", précédé, en

plus petits caractères de la phrase : "La guerre est entrée, hier, à 1 heure 30, dans une nouvelle phase". Par la suite, jusque fin août, les journaux ne peuvent cacher

l'avance des alliés, mais ceci sans aucun commentaire, si ce n'est pour insister sur les lourdes pertes des alliés, en hommes et en matériel.

En marge des grands combats. Chronique toulouise

De graves événements frappèrent ou endeuillèrent des familles du Toulouais pendant l'occupation. Aucune mention n'en étant faite dans la presse, ils n'avaient pas une grande répercussion sur la population. Une grande partie de celle-ci ne les connut que plus tard. On ne soupçonnait pas ce que pouvaient endurer les personnes déportées en Allemagne, puisque ce ne fut qu'après l'armistice de 1945 que l'on connut les horribles traitements qui leur avaient été infligés.

Dès 1940, pourtant, certains hommes avaient commencé à organiser la résistance. Des arrestations eurent lieu, dès 1941, ainsi que quelques exécutions parmi lesquelles celle de maître Paul Keller, notaire, fusillé le 24 octobre 1941.

Le 29 juillet 1942 vit l'arrestation de personnes de religion israélite. Plusieurs commerçants toulousains appartenant à cette religion, prévenus la veille, purent partir précipitamment. Certains furent arrêtés et enfermés à Ecouves, en compagnie d'autres, venus de Nancy. Après une longue détention, ils furent emmenés à Drancy, en 1944. Plusieurs d'entre eux ne revinrent jamais.

Au printemps 1943, des jeunes gens brisèrent des ampoules au camp d'aviation de la Croix-de-Metz. Ils furent arrêtés et, plusieurs, déportés. Certains appartenaient à un réseau de résistance. L'un d'eux, Paul Chevrier, décéda en Allemagne.

Les membres de la police subirent, également, des arrestations, et des déportations. L'un d'eux, M. Priouret, ne revint pas. Citons encore la disparition du docteur Bricka, fusillé, et des employés

du chemin de fer, Pailler et Briolat, disparus en Allemagne.

N'eut été la pénurie de vivres et de vêtements -il y avait des tickets pour toutes les denrées alimentaires et les textiles, et il fallait demander les bons de chaussures en mairie-, les autres Toulousains n'auraient pas eu l'impression qu'il y avait une guerre.

Aucune alerte n'avait sonné depuis 1940, les élèves pouvaient poursuivre des études normalement dans les établissements scolaires, se promener à bicyclette dans la campagne, se baigner dans la Moselle, fréquenter les trois cinémas de la ville: Cinéor, Palace et Pathé, et même obtenir un laissez-passer pour aller voir de la famille en France libre jusque novembre 1942.

Au printemps 1944, l'atmosphère changea. Le cinéma Pathé avait déjà été réquisitionné l'année précédente par l'armée allemande. Leurs séances avaient lieu vers 6 heures du soir. Les soldats arrivaient par la rue Thiers, en rangs par quatre sur la chaussée et tournaient dans la rue Gengoult, leurs chants dominant, péniblement, le bruit de leurs bottes. D'autres réquisitions eurent lieu, à ce moment, telle celle de la boulangerie Pelgrin, à l'angle de la rue de la République et de la rue Jeanne d'Arc.

En mars, les alertes commencèrent à retentir en plein jour. Il était interdit de circuler pendant celles-ci. Si vous étiez dans un magasin, il fallait y rester pour une heure, peut-être. Certains inspecteurs de police, en civil, dressaient procès-verbal aux personnes qu'ils rencontraient dans la rue. Les cours étaient souvent

interrompus par des descentes à la cave, dans les établissements scolaires. Les bons élèves y emportaient leur travail à faire.

Un jeudi d'avril, dans la soirée, par un temps magnifique, on aperçut, soudain, brillant dans le soleil, un groupe d'avions passant au-dessus de la ville en direction de l'est. "Qu'ils sont beaux! Et tous ces points brillant autour d'eux, comme c'est joli", disaient des dames. A ce moment, on entendit des explosions venant de la direction du faubourg Saint-Mansuy. Les points brillants étaient des bombes qui venaient d'atteindre le camp d'aviation. Deux premières vagues précédant ces avions, venaient, elles, de bombarder les casernes Jeanne d'Arc, à Dommartin. Les jours suivants, les jeunes garçons ayant plus de seize ans, durent abandonner les bancs du collège pour aller, à pied ou à bicyclette, reboucher les trous des bombes, toute la journée, au camp d'aviation.

A la suite de la fermeture de la boulangerie Pelgrin, des clients affluèrent dans les magasins des autres boulangers. Si l'on arrivait vers 9 heures à la boulangerie Doyotte, place Croix-de-Füe, on apercevait déjà une quinzaine de personnes attendant à l'extérieur du magasin qui était plein. Une fournée était distribuée, des gens portaient avec leur pain. Une deuxième fournée cuisait, mais elle n'était pas encore pour les personnes arrivées à 9 heures. Il fallait, généralement, attendre que la troisième fournée fût sortie du four, pour être servi.

Un jour de juillet, un militaire allemand, une serviette noire sous le bras, s'approcha des personnes qui attendaient dehors. Dans une main, il tenait une gre-

nade, et, de l'autre, il jouait négligemment avec la goupille. Lentement, il se fraya un chemin jusqu'à l'intérieur du magasin et parvint au comptoir. Il semble que la plupart des dames ne virent pas la grenade.

En juillet, également, des employés travaillant sur la voie ferrée, côté ouest de la gare, virent un train de wagons à bestiaux s'arrêter entre le poste 2 et le poste 1. Il était rempli de déportés. Du sang coulait de plusieurs wagons. Des Allemands descendirent du train et ouvrirent les portes des wagons, d'où ils se mirent à sortir, rapidement, sur des civières, des corps revêtus de vêtements à raies noires et blanches et couverts de sang. Ils montèrent le talus de ce qui est le polygone du 15^{ème} Génie et enterrèrent hâtivement les cadavres, dix-sept, comme on le sut plus tard. On supposa qu'une tentative d'évasion s'était terminée de cette façon sanglante, pour ces hommes. Plus tard, leurs corps furent enterrés au cimetière de Toul où l'on peut encore voir un enclos planté de rosiers avec seulement une date: juillet 1944. On ne put identifier ces victimes.

Un résistant, tué dans les environs, fut enterré à Toul, au début du mois d'août. *"Je vis un matin, sur le panneau réservé à l'annonce des décès, en ville, que les obsèques d'un résistant auraient lieu, le même après-midi, au cimetière"*, nous confie une ancienne Toulouise. *"Il n'y aura personne, il faut que j'y aille"*, pensa-t-elle. Comme elle s'appretait à sortir, une de ses soeurs, de deux ans son aînée, mise au courant, décida de l'accompagner. *"La cérémonie, très courte, eut lieu dans la partie avant gauche du cimetière. Nous étions sept personnes: un prêtre, quatre hommes et deux jeunes filles de treize et quinze ans. Durant le trajet que nous fîmes parmi les allées du cimetière, et la récitation des prières, je ne cessais de regarder la côte de la route de Paris, l'avenue Albert 1er (à présent, avenue du Colonel Péchot), puis l'arsenal, me disposant à me plaquer au sol, si je voyais une mitrailleuse se pointer sur nous. Mais rien ne se produisit. Apparemment, les sympathisants des maquisards n'intéressaient pas les Allemands, ce jour-là. Comme tout cela s'est bien passé, je pense, aujourd'hui, qu'il n'y avait pas de danger. Et pourtant... Ja-*

mais nous n'en parlâmes, ni à nos parents, ni à nos amis".

Le 30 août, les Allemands brûlèrent une partie de la caserne du Châtelet qui subsistait encore, annonçant que la ville subirait le même sort, si un seul coup de feu était tiré. On commença à voir des militaires allemands cherchant des véhicules pour fuir. Il était peu probable qu'il y eut des automobiles; ils cherchaient donc des bicyclettes, en particulier, rue de Briffoux, dans le quartier Saint-Mansuy, le boulevard Aristide Briand, et même en ville. Partout où ils apercevaient, en particulier, une porte de hangar ou garage, ils sonnaient à la porte d'entrée, mais, bien sûr, il n'y avait aucun véhicule à l'intérieur. Certains passaient devant les maîtres de maison et visitaient toute la maison pour s'assurer qu'un de ces précieux vélos, n'était pas dissimulé. Face à l'angle de la rue Drouas et de la rue du Quartier-Neuf, ils jetèrent même des grenades contre deux portes de remises.

Un couvre-feu avait été établi à 9 heures du soir. Trois jeunes filles s'étaient attardées dans la rue, après cette heure,



"Ici reposent dix-sept déportés victimes de la barbarie nazie"

Tombe des déportés non identifiés, massacrés lors d'un transfert en train.



Tombe des FFI tués au pont de Dommartin (plaque), ou dans les environs de Toul, quelque temps après (croix). Cimetière de Toul.

furent emmenées, place de la République (Pompes Funèbres actuelles) où se trouvaient des bureaux allemands et, sans doute, en guise de contravention, furent contraintes de retirer les bottes de soldats allemands.

Rappelons que, depuis le printemps, les sabotages, réalisés par des membres de la Résistance-Fer ou par des anonymes, sur les voies ferrées autour de Toul, avaient été de plus en plus nombreux. Parfois, les saboteurs laissaient une enveloppe de paquet de cigarettes anglaises sur les lieux, faisant supposer aux Allemands que des parachutistes anglais se trouvaient dans la région. Le sabotage le plus spectaculaire fut celui du tunnel de Foug, l'après-midi du 15 août, qui rendit la ligne impraticable pendant un certain temps.

La plupart des Toullois, plus ou moins alarmés, avaient trouvé refuge dans leurs caves en attendant les événements. Le 1^{er} septembre se déroula dans une atmosphère très tendue.

Les portes métalliques de la Porte-de-Metz furent fermées, après que les habitants du boulevard Aristide Briand et peut-être de Saint-Mansuy, eussent été invités à entrer en ville. La percée des remparts, près de la porte de la "Sortie des Eaux" n'existant pas, alors, certaines personnes ayant refusé de quitter leur domicile, se trouvèrent tout à fait isolées à l'extérieur de la ville. C'est de là qu'elles virent des combattants tirer des coups de feu depuis le pont de la voie stratégique enjambant le canal * jusqu'à

ce que, le lendemain un char américain s'étant présenté et les portes s'ouvrant, elles préférèrent aller chercher refuge à l'intérieur de la cité.

A Chaudeney, également, les Allemands aux abois, se livraient à des jeux très dangereux pour les civils, comme en témoigne le document suivant.

"J'avais neuf ans en 1944. Mes parents, craignant que la partie épargnée de Toul, où nous vivions, subisse le

Cours Raymond Poincaré, l'attention de certains, et, en particulier, d'employés travaillant dans une annexe de la mairie, située dans un chalet (qui fut bien endommagé dans la nuit du 2 septembre) qui se dressait à l'emplacement du foyer Douzain actuel, fut attirée par le manège d'un habitant du quartier qui, plusieurs fois, se rendit dans les casemates situées derrière l'annexe, en portant de gros tuyaux de fourneau. Période plutôt étrange pour les nettoyer! On sut, quelques jours plus tard, qu'il avait, ainsi, transporté



Une des premières Jeep, entourée de Toullois, près de la Porte de Metz.

même sort que le centre de la ville, détruit en 1940, décidèrent d'aller attendre la libération chez ma tante, à Chaudeney. Mal leur en prit puisque un Allemand se présenta à la porte de la cave dans laquelle nous étions réfugiés et, après avoir dit quelques phrases, tira une décharge de mitrailleuse, sans atteindre personne, heureusement! Cherchait-il une bicyclette ou des résistants? Parmi les cris des personnes effrayées, ma voix se fit entendre: "Petit Jésus, protège-nous!". Je considère que je fus exaucée, puisque l'Allemand tourna les talons, sans récidiver".

une quarantaine de fusils qu'il avait dissimulé, dans le terrain dominant les remparts, en direction de la gare.

A propos d'armes, les Allemands avaient demandé, quelques années auparavant, que les civils qui en détenaient, viennent les porter au commissariat de police. Les plus belles ne furent pas remises aux Allemands, mais elles furent enterrées sous le fond du bassin du jet d'eau du jardin de l'Hôtel de ville, pour être remises en service, lors de la libération.

* La ligne stratégique de chemin de fer, détruite il y a une quinzaine d'années, lors de la construction de l'autoroute de contournement de Toul, partait de Toul et, par Chaudeney, se dirigeait ensuite vers l'ouest, rejoignant Domgermain ou Foug.

La nuit du 31 août fut marquée par une forte explosion, assez atténuée pourtant, en ville. Les Allemands, après s'être repliés, avaient fait sauter le pont de Dommartin. Celui-ci, détruit en 40, venait d'être remis en service, environ quatre semaines auparavant. Pendant toute la durée de l'occupation, la circulation se faisait sur un pont en bois, en forme d'arc de cercle, doublant le pont en construction, à, droite, dans le sens Toul-Nancy.

Les Toullois, au petit matin du 2 septembre, étaient bien indécis. Fallait-il rester dans les caves? Pouvait-on se réjouir? Des groupes de personnes restaient près de l'entrée des caves, discutant sans bruit, hochant la tête d'un air soucieux. Certains avaient aperçu des Américains à proximité ou aux portes de la ville. Mais ils semblaient s'être volatilisés. Il paraissait plus prudent de ne pas s'éloigner.

Plus tard, comme tout semblait calme, quelques-uns se hasardèrent dans la rue et l'on vit des drapeaux tricolores fixés aux fenêtres. Enfin la liberté! Mais, en début d'après-midi, des bruits coururent que les Allemands repassaient la Moselle au grand pont et aux trois petits ponts. Les drapeaux disparurent. Des personnes retournèrent aux abris.

Dans une cave du quartier de la cathédrale où se trouvaient une vingtaine de personnes, on fabriquait des brassards tricolores dans de vieux drapeaux qu'un monsieur et sa fille emportèrent ensuite, place de la République, où se trouve actuellement la sous-préfecture. Ils étaient destinés aux F.F.I. * qui en manquaient. On apprit, alors, que plusieurs Français avaient été tués au pont de Dommartin.

Enfin, on aperçut un char américain arrêté au coin de la place de la République, près du Café du Commerce. Un certain nombre de personnes, parmi lesquelles des jeunes gens l'entouraient.

Cette fois, les visages semblaient se détendre parmi les présents. Mais un char, était-ce suffisant pour assurer la défense?

Ce même jour, une directrice d'établissement scolaire de Toul, intrépide, parvint à convaincre son adjointe de la suivre pour voir les combats au pont de Dommartin. Après lui avoir fait suivre un parcours assez compliqué: "Cela tiraillait de partout", souligne cette dernière. Il y avait même des F.F.I. qui tiraient depuis la tour nord, intacte, de la cathédrale. Elles arrivèrent en vue du pont détruit où les tirs se poursuivaient. Apprenant que des Français avaient été tués et transportés à l'hôpital où ils subirent un second bombardement, la nuit suivante, la directrice voulut, alors, aller les voir. Ce qu'elles firent, retraversant toute la ville.

La nuit du 2 septembre fut donc marquée, sans qu'aucune sirène n'ait averti la population, par un bombardement soudain. Une bombe tomba au cimetière, une sur l'hôpital où le concierge fut tué, une dans la cour de l'ancien hôtel de Pimodan, où une dame fut également tuée, rue Gengoult et une au carrefour des rues Firmin Gouvion et Jeanne d'Arc. Celle-ci endommagea l'école maternelle dont une partie s'effondra. La fille de la directrice, âgée de quinze ans, eut la vie sauve, car l'armature métallique de son lit, se repliant au-dessus d'elle, empêcha les matériaux de l'atteindre.

A la gare, quatre employés de la SNCF, qui se trouvaient sur le premier quai, ne durent leur salut qu'à la présence de deux wagons de marchandises (contenant des boîtes de marmelade) abandonnés, qu'ils avaient ramenés le long du quai 2, exactement devant l'endroit où ils se trouvaient à ce moment. La bombe tomba juste sur le quai 2 et les éclats se logèrent dans les deux wagons, sans traverser la voie une. Dans le petit matin, les Soeurs de l'hôpital, aidées de quelques hommes, se mirent à transporter les malades et les patientes de la maternité, à l'hôpital Gama, abandonné par les Alle-

mands. Vingt-huit dames avaient passé un brevet de secouristes, organisé par la Croix Rouge, quelque temps auparavant. En cas de bombardement, elles devaient se rendre au collège de garçons où seraient rassemblés les blessés. Deux dames, seulement, firent le trajet, bien prudemment, après le bombardement, craignant un autre lâcher de bombes. Elles trouvèrent le docteur Douzain et deux autres personnes dans la cave du collège. Mais il ne vint qu'un blessé léger et elles furent renvoyées chez elles, non sans repasser par l'hôpital.

Le 3, les Toullois réalisèrent qu'enfin, ils étaient libérés. Vers 11 heures, dans le plus grand silence, deux colonnes de F.F.I. marchant, de chaque côté, le long des trottoirs, remontèrent la rue Gambetta, armés de fusils et ayant des bandes de cartouches pendant sur le thorax. L'après-midi, ce furent des militaires américains qui descendirent, également, l'avenue Victor Hugo, puis la rue Thiers, baïonnette au canon, de petites grenades suspendues au côté de leur casque, silencieux avec leurs semelles de caoutchouc. Un certain nombre étaient des Noirs.

Au coin des anciens Magasins Réunis, les premiers s'arrêtèrent. Des dames et jeunes filles venaient leur apporter des brocs d'eau provenant d'un puits situé dans une cour, rue Gengoult. Ils buvaient, s'aspergeaient, distribuaient quelques bonbons, du chewing-gum. Un petit garçon, à qui ils donnèrent une orange, se mit à jouer avec, croyant qu'il s'agissait d'une balle; une petite fille mordit à belles dents dans la sienne ne sachant pas qu'il fallait l'éplucher. C'était la première fois qu'ils voyaient des oranges!

Leur progression en ville continua ainsi que l'approvisionnement en eau. L'emplacement du magasin Thiriet, sur la Nationale 4, était alors occupé par le remblai des remparts, pas très haut, que des Toullois cultivaient.

* Forces Françaises de l'Intérieur.

Dans un de ces jardins, un Allemand abandonné (!), armé d'un fusil, se dissimulait derrière des rames de haricots. Lorsqu'on l'eut signalé aux Américains, on vit l'un d'eux, très grand, se diriger calmement de son pas souple vers le remblai, grimper et revenir avec l'Allemand qui s'était rendu sans résistance.

Voici les témoignages de deux Toulais ayant suivi les deux routes d'accès à Toul, que les Américains empruntèrent juste après, celle de Paris et celle de Blénod-lès-Toul.

Comment j'ai vécu la fin de l'occupation et la libération

*"En 1944, j'étais dans la Meuse où je travaillais chez un petit agriculteur entre Pagny-sur-Meuse et Vaucouleurs; je revenais dans ma famille à peu près chaque quinzaine. C'est comme cela que j'ai pu prendre part aux grandes processions à Toul, un dimanche où l'on promenait la statue de la Vierge dans les rues de la ville et dans les villages des environs *.*

Je faisais la route entre ce petit village meusien et chez moi, près de Toul. Cela faisait vingt-cinq kilomètres à pied, car je n'avais plus de pneus pour mon vélo. C'était l'époque où, sur les routes, il y avait de longs convois de l'armée allemande qui s'en allaient vers l'est; dans ces convois, il y avait quelquefois, des prisonniers anglais; je me souviens d'un camion dans lequel il y avait des soldats hindous serrés comme des sardines et debout.

Un jour, en fin d'après-midi, fin août, j'étais dans une remise où je sciais du bois quand le fils aîné de mon patron est arrivé en courant; il m'a dit: "Viens voir, les Américains sont à Ugny". J'ai

laissé là ma scie et les rondins et, tous les deux, nous sommes partis en courant; là-bas, sous un petit bois au bord de la route, il y avait des soldats et des engins blindés. Les soldats étaient vêtus de kaki, avec des casques ronds. Leurs véhicules étaient des Half-Tracks, des autos-mitrailleuses et de drôles de petites autos, qui ressemblaient à des boîtes d'allumettes, des Jeeps. Nous sommes montés sur les véhicules pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur; les curieux n'avaient jamais vu un tel matériel. Les uniformes nous changeaient de ceux "vert-de-gris" des Allemands. Ils étaient enfin là! Depuis quelques jours, nous avions entendu le bruit des canons vers l'ouest.

Je suis revenu à la ferme pour souper et passer la nuit. Le lendemain matin, j'ai dit à mes patrons que j'allais retourner chez moi. Je voulais savoir ce qui se passait là-bas, ce qu'étaient devenus mes parents, et je suis parti avec mon sac sur le dos.

Sur la route N°4, après Pagny-sur-Meuse, j'ai trouvé un homme qui portait une valise. Il m'a dit qu'il venait de Saint-Dizier et qu'il allait à Nancy. Nous avons marché ensemble et je l'ai aidé à porter sa valise avec un bâton. Nous sommes arrivés à Toul, à la nuit tombante, les chars arrivaient juste derrière nous et entraient en ville par la Porte de France. Ils venaient sûrement par la route de Blénod ou celle de Paris, comme nous.

Sur le cours Alsace-Lorraine, il y avait quelques petites casemates; c'est dans l'une d'elles que nous avons passé la nuit... Le lendemain matin, tout était calme; nous avons traversé la ville, tout était silencieux, pas un soldat U.S. n'était en vue; où étaient-ils passés?*

Nous nous sommes dirigés vers le pont de la Moselle qui avait sauté. Il était

en ruines. Là, nous avons rencontré celui qu'on appelait "le Grand Goujelin"; il me demanda ce que je faisais là et où je voulais aller; je lui dis que je rejoignais mes parents à Dommartin. Alors il me dit: "Viens, mon gars, mais il faut être un peu acrobate!". Alors nous avons commencé notre descente par les poutres cassées du pont, jusqu'au niveau de la Moselle. Il fallait ensuite remonter de l'autre côté; à Dommartin, on ne voyait personne dans la rue. J'ai rencontré des voisins qui m'ont dit que tout le quartier était dans la cave de la maison Barras, le marchand de fromages. Nous sommes restés là deux jours. Nous entendions, de temps en temps, des coups de feu, ou des bruits de bottes, celles des Allemands qui patrouillaient.

Puis, un début d'après-midi, on nous dit que nous pouvions sortir en faisant attention. Les Américains, venant de Toul, avançaient, des obus tombaient entre la Moselle et la route nationale 4, entre Gondreville et Dommartin-lès-Toul. Les Toulais, en file indienne, avançaient, eux aussi, vers le pont de la Morte.

Puis, on vit, au loin, deux personnes; c'était un G.I. qui ramenait un soldat allemand prisonnier, à moitié déshabillé; certains bons Toulais, très courageux, lui tapaient dessus.

Les Allemands, toujours dans le haut du village, guettaient; ils s'installèrent, aussi, dans les bois de Dommartin. Un vieux bonhomme habitant sur la route de Chaudeney sortit devant chez lui, il dansait de joie, il était libre. Tout à coup, il ressentit un picotement et un choc dans l'épaule: un Allemand, caché derrière les maisons du haut du village lui avait tiré dessus.

Les Allemands se retranchèrent dans la forêt de Haye, dans la région de Villey-le-Sec; ils restèrent encore une bonne semaine malgré les bombardements de l'aviation U.S.. Puis, la guerre s'est déplacée vers Nancy et l'est. Il n'y

* Une procession de la statue de Notre-Dame-au-Pied-d'Argent avait, chose bizarre, été autorisée dans les rues de la ville et les villages environnants, en juin 1944.

* Cours Poincaré actuel

avait plus de danger à Toul et dans les environs.

J'ai travaillé au déblaiement du pont de bois, sur la Moselle, puis à la Croix-de-Metz, chez les Américains, et je suis parti rejoindre la 1^{ère} armée du général de Lattre de Tassigny, vers Montbéliard, puis,.... je suis devenu combattant...!" JM.M.

Second Témoignage

"Ayant de la famille à Saulxures-lès-Vannes, je décidai, le 31 août 1944, d'aller y chercher des mirabelles. Jeune employé de chemin de fer, je me rendis jusqu'à la gare de Barisey-la-Côte dans une draisine, et de là, partis à pied en direction de Saulxures. Je rencontrai une habitante du village qui m'arrêta, me disant: "Ne va pas plus loin, on a arrêté tous les hommes du village. Pars vite." Je fis demi-tour et, tirant ma remorque chargée de cageots vides, regagnai la gare d'où je vis passer, sur la route de Colombey, les camions emmenant, à Nancy, les infortunés prisonniers de Saulxures. Mais là, plus de draisine, ni de train en perspective. Par contre, je vis un F.F.I. qui désirait également se rendre à Toul pour y chercher un docteur qui pourrait venir soigner des résistants qui avaient été sérieusement blessés.

Comme nous nous décidions à partir à pied, nous vîmes deux militaires allemands qui se rendaient à Blénod-lès-Toul, dans une petite camionnette et qui consentirent à nous emmener, sur le plateau arrière. Au bout de quelques kilomètres, je ressentis une intense frayeur quand je vis le F.F.I. sortir un revolver. Il voulait tuer les Allemands pour s'emparer de la camionnette. Je parvins à le dissuader de mettre son projet à exécution, à mon grand soulagement.

A Blénod, nous partîmes à pied et, au passage à niveau, nous fûmes rejoints par deux cheminots allemands, vêtus de

leur uniforme bleu et portant deux valises chacun. Ils nous demandèrent de charger leurs valises dans ma remorque qui ne put en contenir que deux. Au bout de quelques deux kilomètres, ils trouvèrent que nous marchions trop vite, reprurent leurs valises, nous laissant continuer seuls. Lorsque nous arrivâmes en vue du carrefour de la route de Blénod avec celle de Gye, à droite, et celle de Charmes-la-Côte, à gauche, nous vîmes un barrage en travers de la route. Des mitrailleuses étaient postées sur le pont de la voie ferrée, dite stratégique, enjambant la route de Charmes. Après un contrôle de nos papiers, nous fûmes autorisés à poursuivre notre chemin.

Habitant dans une des premières maisons du faubourg Saint-Evre, je quittai le F.F.I. après lui avoir offert une petite collation et, apprenant que les Allemands avaient évacué l'hôpital Gama, situé un peu plus haut, je décidai d'y aller. J'avais également appris que la Manutention, située route de Paris, et le bâtiment des Subsistances, route de Bruley, avaient été abandonnés et incendiés. A l'hôpital Gama, j'eus la chance de découvrir un fusil et des munitions, que je dissimulai, bien décidé à venir les rechercher. De retour à la maison, je pris un revolver que je possédais et qu'un camarade, demeurant en ville, m'avait demandé de lui prêter. Jugeant le moment venu de le lui porter, je le mis dans la poche droite de ma salopette avec...un mouchoir par-dessus et me dirigeai vers la ville. Comme je me trouvais rue Jeanne d'Arc, je vis tout un détachement d'Allemands en armes, venir vers moi.

J'arrivai à leur hauteur, au carrefour de la rue Firmin Gouvion. Ils s'arrêtèrent et moi aussi. Mes jambes flageolaient; je n'avais plus une goutte de salive dans la bouche. Mon portefeuille était dans la poche de poitrine de ma salopette que l'Allemand tâta. Je montrai mes papiers. Ils me laissèrent partir. Rappelons qu'il n'y avait plus aucune maison depuis la pharmacie (Nicaise, à

présent) jusque la cathédrale et que l'on ne pouvait se dissimuler nulle part. Trop perturbé pour aller porter le revolver, je repris le chemin de Saint-Evre par la rue Navarin où, à nouveau, je vis un autre détachement de soldats allemands partant dans cette direction. Je m'empressai d'aller enterrer le revolver dans le jardin d'une de mes tantes, rue François Badot.

A la maison, ne pouvant dormir, je me postai derrière les volets et vis, environ toutes les demi-heures, un motocycliste allemand monter la route de Blénod et redescendre, peu après. Une estafette, sans doute. Au bout d'un certain temps, tous les Allemands que j'avais sans doute vus en ville, auparavant, redescendirent, ainsi que le motocycliste et sans doute les tireurs que j'avais vus sur le pont stratégique. Une heure plus tard, une formidable explosion se fit entendre après que, regardant toujours par la fenêtre, en direction de Valcourt, j'eus vu la lueur des explosifs. C'était le pont de Dommartin que l'on faisait sauter. Etaient-ils tous partis? Au matin du 1^{er} septembre, je vis une jeep américaine -la première jeep- au bas de l'avenue de la Justice (avenue Foch).

Le 1^{er} septembre, avec deux camarades pleins d'enthousiasme, nous décidâmes d'aller en reconnaissance dans le Toullois, en particulier dans le secteur de Francheville, utilisant la camionnette du père de l'un d'eux qui, miraculeusement, n'avait pas été réquisitionnée. Ne voyant aucune occasion de porter aide ou secours à quiconque, nous repartîmes à Toul.

Le 2 septembre, nous nous rendîmes au pont de Dommartin et nous dirigeâmes vers les Moulins Aubry. Un ancien militaire français, trouvant que nous étions un peu novices, nous envoya à l'école Jules Ferry où nous apprîmes à mieux nous servir des armes et à utiliser quelques techniques courantes de combat. Le sol était recouvert de foin. Nous étions une vingtaine de garçons, environ.

Nous commençâmes par dormir, par terre dans le foin, en cette nuit du 2 septembre. Soudain, nous fûmes réveillés par une explosion qui fit tomber tous les carreaux de l'école Jules Ferry. C'était l'une des bombes lâchées par un avion allemand et qui avait atteint le carrefour rue Jeanne d'Arc - rue Firmin Gouvion et l'école Jeanne d'Arc, situés à une cinquantaine de mètres de notre lieu d'hébergement. Je partis alors, à pied, vers

Saint-Evre pour voir si rien n'était arrivé chez moi. Tout près de l'ancien octroi de la porte Jeanne d'Arc (crèche pour enfants, actuellement), j'aperçus des véhicules arrêtés et des hommes couchés dans des sacs et couvertures, sur le sol. C'étaient des soldats américains qui dormaient, semble-t-il, à poings fermés, dans l'herbe et n'avaient pas entendu le bombardement. Les jours suivants, nous effectuâmes quelques sorties aux envi-

rons avec quelques autres recrues. Notre quartier général était l'école Jules Ferry où nous passions les nuits. Aucun événement mémorable ne se déroula au cours de ces opérations. Pour moi, d'ailleurs, tout était fini, mes chefs me rappelèrent que je serais très utile, dans l'exercice de mes fonctions, à la S.N.C.F."

(Condensé des récits d'une douzaine de Toulais)



"Il n'y avait plus une maison, de la pharmacie Zeller à la cathédrale".

Ici, le centre-ville; à l'arrière-plan, à gauche, la rue Gambetta, avec la banque SNVB et le bâtiment de la pharmacie, en face.

Restaurant
du
Commerce



Vous serez accueillis dans une auguste salle, style 1925, où, sous le regard de Bacchus, vous savourerez les spécialités régionales, accompagnées du fameux Vin Gris des Côtes de Toul.

2, place de la République - 54200 Toul
Téléphone : 83.43.00.41

Les supers prix de L'été
aussi bien qu'ailleurs et plus près

MONOPRIX

17 rue Gambetta - TOUL
du lundi au samedi
de 9h00 à 12h00 et de 14h00 à 19h00
Tél : 83.43.06.59

ON PENSE AUX PRIX TOUS LES JOURS